

désertion du rural vers le gros village ou la ville canadienne.

Comme remède, l'abbé dit : éducation, amour de la terre, colonisation, autorité, patriotisme.

*
* *

Dans l'étude du problème de l'émigration canadienne-française, le chapitre de l'éducation n'est pas le moins important. L'éducation rend raison des mœurs et les mœurs expliquent les crises sociales ou politiques.

Il n'est pas certain que l'on ait donné à la classe agricole, chez nous, l'importance qui est sienne dans la nation. Longtemps les citadins la regardèrent du haut de leur grandeur dérisoire, à cause, peut-être, que les premiers citadins et les plus cossus, après la conquête, furent des mercantis d'une autre race qui se moquèrent volontiers de notre paysan et qui furent imités ensuite par le snobisme de nos parvenus.

Je crois qu'il ne faut pas toujours blâmer l'agriculteur, mais souvent nos classes dirigeantes. Elles n'ont pas compris leurs responsabilités, ont trop suivi l'exemple de ces bourgeois d'origine étrangère qui voulaient bien trafiquer des produits de la terre, s'en nourrir, mais ignorèrent profondément la valeur de producteurs en bonne santé sociale.

Cette sorte d'humiliation subie par le laboureur a duré si longtemps qu'il en perdit sa fierté professionnelle. Et, ce qui est plus grave, l'éducation du foyer rural méprisa la carrière paternelle, la terre nourricière et ses ouvriers.

Le malheur fut plus grand encore ; l'école, prolongement du foyer, nous donna des commis, des comptables, des teneurs de livres. A peine si l'on découvre enfin qu'un fils de cultivateur doit avoir une autre éducation qu'un fils de négociant, si l'instruction de l'un est fort apparentée à celle de l'autre.

M. l'abbé Bilodeau fournit sur ce dernier point des vues nettes.

*
* *

Enfin, il faut développer chez nos agriculteurs un esprit professionnel, une fierté de corps. Rien ne sert d'user de remèdes de bonnes femmes ou de soigner un point et un autre.

Assez longtemps on a épargné les efforts. Le temps du grand remède est arrivé.

Nos ruraux périssent de leur individualisme. Avant les chemins de fer et les fords, nos campagnes assuraient aux paysans "la protection du cloître sans en avoir l'austérité". Il y régnait une fraternité chrétienne très étendue. Mais avec la facilité des communications, le microbe du matérialisme a pullulé chez les campagnards. La fraternité a cédé la place à l'individualisme, au grand dam de tous.

L'esprit professionnel entraînera l'esprit coopératif et les nombreux avantages économiques et sociaux qui en découlent ; seul il peut lutter avantageusement contre l'individualisme destructeur et le matérialisme pernicieux.

L'esprit professionnel créé par une forte association de nos cultivateurs contribuera à résoudre le problème de la colonisation, d'autant plus aigu, en ce pays, que le gouvernement central se désintéresse beaucoup de l'émigration française vers l'étranger.

Bref, M. l'abbé Bilodeau a scruté beaucoup des troubles de notre agriculture. Il n'a pas manqué de nous procurer pour chaque désordre une prescription heureuse. Toutefois, on peut se demander si son volume atteint le problème jusque dans sa synthèse profonde. Il semble, en tous cas, qu'une œuvre plus considérable que *Pour rester au pays* devrait avoir pour pivot et centre : l'organisation professionnelle agricole ; sa nécessité pressante ; l'adaptation des organisations étrangères à la vie rurale et à la mentalité de la nation canadienne-française.

Mais il faut lire *Pour rester au pays*, si l'on veut connaître les angles divers de ce problème angoissant.

Ferdinand BÉLANGER.



\$3.95 Pour ce violon, une valeur de \$7.50 vous sera donné en prime pour la vente de nos graines. Gratis sur demande, notre catalogue de 500 "bargains."

Allen Nouveautés
St-ZACHARIE, P. Q.